

hostilité contre leurs compatriotes que les anglais eux-mêmes. Dans tous les pays, les transfuges sont invariablement plus violents vis-à-vis de leurs anciens amis, plus abjects vis-à-vis de leurs maîtres adoptifs que les adversaires naturels de leur race. Cela s'explique par le fait que le traître n'est tel que parce que la noblesse d'âme, l'élevation des sentiments n'existent pas chez lui. Un cœur généreux et bon n'a jamais battu dans la poitrine du traître, car cela impliquerait contradiction dans les termes. Voilà pourquoi les Canadiens transfuges de 1837 et 38 ont été presque tous lâches ou ignobles, car ils n'étaient transfuges que parce qu'ils manquaient de patriotisme et d'honneur.

Quand on est assez dépourvu de sentiment et de cœur pour ne pas même garder la neutralité, mais pour se faire le délateur et le bourreau de ses concitoyens, on ne s'arrête jamais à mi-chemin dans la voie de la bassesse et du déshonneur.

Les vexations inutiles et souvent brutales de 1837 avaient laissé, dans la population, un levain d'exaspération facile à comprendre. Nous ne pouvions voir passer dans nos rues un de ces hommes à mine rébarbative ou farouche qui s'étaient fait les valets des chefs du *Doric Club* ; qui étaient si arrogants avec nous et si rampants avec eux ; qui jouaient du despote à St. Jean et dans les campagnes environnantes, et qui étaient si abjects de servilisme vis-à-vis des tories influents du temps ; nous ne pouvions, dis-je, les voir passer dans nos rues sans un frémissement insurmontable de colère et de haine. Ces hommes n'avaient généralement aucune valeur personnelle. La peur seule ou l'appât du gain, des récompenses ou des honneurs les excitaient contre nous. Pas une idée généreuse

chez eux ; pas une vue élevée, pas une intention honorable, pas un projet utile ! Ils s'étaient fait délateurs et ne se sont jamais une seule fois élevés au-dessus de ce rôle infâme.

Nous ne pouvions jamais découvrir sur leurs figures hostiles, trouver dans leurs expressions haineuses autre chose que le désir de nous humilier ou de nous tyranniser. Il va sans dire que nous leur rendions leur haine au centuple.

Il n'y a pour moi aucun doute que les vexations que nous faisons éprouver nos propres compatriotes, que leurs efforts pour se faire bien venir du gouvernement en nous faisant servir de marche-pied à leur ambition, de point de mire à leur servilisme, ont plus contribué que toute autre chose à entretenir la désaffection dans la population canadienne et à l'exaspérer contre le gouvernement.

Nous trouvions les Anglais dans leur rôle, et leur hostilité contre nous ne nous empêchait pas de les estimer ; mais quand nous voyions des Canadiens sortir de leur rôle propre, qui était *au moins la neutralité*, et jouer auprès des Anglais l'office dégoûtant d'espions de leurs anciens amis et de délateurs de leurs frères, alors le seul sentiment qui nous surgît au cœur était celui du mépris et de la vengeance.

Voilà à mon avis,—et on peut juger de beaucoup d'autres par moi-même sur ce chapitre,—voilà la plus grande cause peut-être du mouvement de 1838 auquel seul je pris part.

C'est en 1838 que j'arrivai à ma 21^{ème} année. La politique était alors la préoccupation dominante de la population. Excités par les tracasseries et les constantes vexations des loyaux de l'intérieur, nous recevions toutes les semaines des nou-